

Recueil des résumés des textes à l'étude lors du
séminaire méthodologique sur
l'observation participante
et journal ethnographique

Les cahiers de la Chaire – collection recherche

No 13-2006

Par Véronique Bisailon, Ana Isabel Otero,
Dorra Kallel, Manon Lacharité et
Khalil Roukoz

Recueil des résumés des textes à l'étude lors du
séminaire méthodologique sur
l'observation participante
et journal ethnographique

Les cahiers de la Chaire – collection recherche

No 13-2006

Par **Véronique Bisaillon***, **Ana Isabel Otero****,
Dorra Kallel***, **Manon Lacharité****** et
Khalil Roukoz*****

* **Véronique Bisaillon** est candidate à la maîtrise en sciences de l'environnement à l'UQÀM. Elle est également assistante de recherche à la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable.

** **Ana Isabel Otero** est candidate au doctorat en sciences politiques à l'UQÀM. Elle est également assistante de recherche à la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable.

*** **Dorra Kallel** est candidate au MBA recherche à l'UQÀM. Elle est également assistante de recherche à la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable.

**** **Manon Lacharité** est chargée de cours au département de management et technologie à l'UQÀM.

***** **Khalil Roukoz** est candidat à la maîtrise en sciences de l'environnement à l'UQÀM. Il est également assistant de recherche à la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable

Note : Ce séminaire a été réalisé sous la direction de Corinne Gendron et de Marie-France Turcotte.

Table des matières

- BERNARD, H.R. « Participant observation », Research methods in anthropology: Qualitative and quantitative approaches, Third edition, Alta Mira Press (Rowman & Littlefield Publishers, 2002, p. 322-364. _____ **6**
- BERNARD, H.R. « Field notes : how to take them, code them, manage them », Research methods in anthropology: Qualitative and quantitative approaches, Third edition, Alta Mira Press (Rowman & Littlefield Publishers, 2002, p. 365-389. _____ **15**
- S.P. Bate, "Whatever Happened to Organizational Anthropology? A Review of the Field of Organizational Ethnography and Anthropological Studies", Human Relations, Vol. 50, No. 9, 1997. _____ **22**
- EMERSON, R.M., FRETZ, R.I., SHAW, L.L., "Writing Up Fieldnotes I: From Field to Desk". Writing Ethnographic Fieldnotes, London and Chicago, The University of Chicago Press, 1995, 254 p. (Se concentrer sur les chapitres 3 et 7). _____ **26**
- HAMMERSLEY, M. et ATKINSON, P. « Writing ethnography » Ethnography. Principles in Practice, Londres et New York, Tavistock, 1983, p. 207-232 _____ **32**
- EMERSON, R.M., FRETZ, R.I., SHAW, L.L., "Writing an Ethnography". Writing Ethnographic Fieldnotes, London and Chicago, The University of Chicago Press, 1995, p. 169-210. _____ **36**
- Adler, p.a. et Adler, p. 1994. Observational Techniques. Dans Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. Handbook of Qualitative Research, Thousand Oaks, London and New Delhi, Sage Publications, 1994, p. 377-392. _____ **41**

BERNARD, H.R. « Participant observation », Research methods in anthropology: Qualitative and quantitative approaches, Third edition, Alta Mira Press (Rowman & Littlefield Publishers, 2002, p. 322-364.

Par Véronique Bisaillon

Description générale de la méthode de l'observation participante

L'observation participante est à la fois une méthode humaniste et scientifique, que l'on associe généralement à l'anthropologie, mais qui possèdent de fortes racines en sociologie. Il s'agit de se rapprocher des gens, d'établir un sentiment de confiance de façon à ce que l'observateur puisse observer et noter de l'information sur ces personnes, des événements, des organisations. À l'origine cette méthode relevait presque de la science fiction ou des romans, puisque les observations étaient généralement faites dans des endroits reculés et exotiques. Aujourd'hui par contre, l'observation peut être une méthode qui sert à étudier un vaste éventail de sujets.

L'observation participante implique une période de travail sur le terrain, mais tout travail terrain ne peut être considéré comme de l'observation participante. L'observation participante peut nous permettre de collecter autant des données qualitatives que quantitatives. L'observation participante implique d'une part, une immersion dans un autre milieu, l'apprentissage d'une nouvelle langue (ou un dialecte d'une langue qu'on connaît déjà), bref expérimenter la vie, la culture des sujets étudiés autant que possible, apprendre une autre culture. D'autre part, l'observation participante nécessite que l'observateur se retire quotidiennement pour intellectualiser ce qui a été vu, entendu, mettre ceci en perspective et écrire ceci de façon convaincante (p. 324).

Bernard estime que l'observation participante n'est ni une attitude, ni une position épistémologique ou un mode de vie, mais qu'il s'agit d'un art qui nécessite de la pratique. Ainsi, meilleur est un observateur sur le terrain, meilleur seront ses capacités à colliger les données et à la analyser.

Bernard retrace certains travaux de terrain qui ont été marquants dans la formalisation de l'observation participante comme méthode scientifique de collecte de données; Malinowski a été

un des pionniers en la matière. Ce dernier a décrit sa méthode dans ces journaux célèbres. Il s'agit de porter une attention particulière à tous détails de la culture observée et à leur signification.

Le chercheur peut adopter trois positions différentes lors du travail de terrain : participant complet, observateur complet ou observateur participant. Dans le premier cas, il y a duperie : le chercheur ne révèle pas sa vraie identité. Dans le second, le chercheur a peu d'interaction avec les personnes qu'il observe. Nous nous intéressons plus particulièrement au troisième cas : l'observateur participant, rôle qu'adopte la majorité des ethnographes. Dans ce cas, l'observateur participant peut être un membre interne de l'organisation ou de la culture étudié comme un membre externe.

Une des grandes questions qui se pose en ethnographie est le fait de savoir si l'observateur qui se voit complètement immergé dans la culture qu'il étudie jusqu'à devenir l'un des leurs, voit son objectivité réduite. Selon l'auteur, ceci peut arriver, mais pas nécessairement. Bernard estime plutôt que puisque par définition l'objectivité est un mythe, il importe plutôt de se concentrer à produire des données crédibles et une analyse forte.

La durée du terrain

L'observation participante n'est pas pour les impatientes. La durée de l'observation participante est généralement d'un an ou plus dans la majorité des travaux d'anthropologie, parce que ce serait le temps minimal que ça prendrait pour développer une bonne connaissance de la culture et des rapports entre les gens. Il faut prévoir un certain temps pour apprendre la langue, s'installer, gagner la confiance de façon à poser de bonnes questions et d'avoir de bonnes réponses. Selon la sensibilité du sujet étudié, il se peut aussi que notre recherche commande une observation plus ou moins longue. Le séjour peut par contre être très court (quelques jours) lorsque l'on connaît la langue et les subtilités des conventions sociales. La durée de l'observation est donc fonction du chercheur, de son vécu, de ses expériences, etc.

La recherche appliquée nécessite généralement des séjours plus courts, notamment parce que le chercheur ne peut se permettre de passer une longue période sur le terrain. À cet effet, Bernard suggère une évaluation rapide (*rapid assessment*) qui consiste à observer selon une liste de questions précises et une liste de points à vérifier. D'autres auteurs utilisent ce qu'ils appellent « participatory rural appraisal » (évaluation rurale participante) où l'on sollicite la participation des personnes étudiées. Ainsi, le « participatory mapping », consistent par exemple à demander aux gens de dessiner une carte de leur village avec les lieux importants. Le « participatory transect », dérivé de l'écologie consiste à observer et interagir avec chaque personne rencontrée sur notre transect.

Une observation participante de courte durée doit être préparée d'avance. L'observateur aura des questions de recherche bien précises et des variables définies lors de son arrivée et il profitera des études antérieures sur son sujet pour rétrécir le champ de son observation.

La validité de la méthode

Du point de vue de la validité de cette méthode, Bernard présente cinq arguments en faveur de l'observation participante.

- 1) Elle convient à tout type de données non seulement en termes qualitatif ou quantitatif, mais relativement au champ de recherche. Le chercheur occupe une position privilégiée qui lui permet certaines intrusions dans la vie des gens qui lui seraient autrement impossible.
- 2) L'observation réduit le problème de réactivité qui se pose lors des recherches, i.e. le fait que les gens modifient leur comportement parce qu'ils savent qu'ils sont étudiés. Ceci est possible parce que l'observation participante s'effectue sur une relativement longue période de temps.
- 3) L'observation participante est propice à obtenir des informations sur des questions particulièrement sensibles, ce qui n'est pas aussi facile avec d'autres types de méthodes comme les sondages par exemple.

- 4) L'observation participante permet au chercheur de développer une bonne compréhension d'une culture, une compréhension intuitive, ce qui lui donne de la confiance quand il parle des données qu'il a recueillies. L'observation participante aide à comprendre la signification des observations.
- 5) Certaines questions de recherche ne peuvent tout simplement pas être étudiées d'autre façon que par cette méthode, notamment l'organisation sociale.

Faire son entrée sur le terrain

Cette étape est probablement la plus difficile selon l'auteur qui donne cinq conseils pour bien effectuer son entrée sur le terrain.

- 1) Il n'y a pas de raison de privilégier un site difficile d'accès lorsqu'un autre de qualité égale et plus accessible est disponible. Lorsqu'on a le choix, il est préférable de choisir un site qui promet un accès facile aux données.
- 2) On doit se présenter sur le terrain avec le maximum de documents (dans la langue du pays d'accueil) sur nous et à propos de notre projet (lettre de présentation formelle mentionnant l'université, le bailleur de fonds du projet, notre statut, la durée du séjour).
- 3) Vaut mieux utiliser nos contacts personnels pour trouver le site que d'essayer d'établir nous-même tous les contacts avec le terrain, à moins que ça ne soit absolument nécessaire. Lorsque l'on étudie une organisation hiérarchique, l'auteur nous suggère de débiter notre étude en partant du haut de la hiérarchie. Mais certaines situations peuvent exiger de commencer en partant du bas de la hiérarchie pour éviter la méfiance et le rôle d'espion que pourrait vouloir nous faire jouer les dirigeants.
- 4) Il faut se préparer à répondre à certaines questions d'avance : « Qu'est-ce que tu fais? Qui te subventionne? Quels sont les bienfaits de ta recherche et à qui profitera-t-elle? Combien de temps seras-tu là? Qu'est-ce qui me dit que tu n'es pas un espion? » Il faut répondre à de telles questions de façon brève, honnête et cohérente. On pourra se rendre compte par contre que certaines situations commandent des réponses différentes.
- 5) L'auteur suggère de passer du temps à connaître l'organisation physique et sociale de notre site d'étude et des impressions que cette organisation nous donne. À cet effet, il

peut être intéressant de représenter cette organisation sous forme de carte ou de diagramme, jusqu'à suggérer l'utilisation d'un GPS. De la même façon, il peut être utile de faire un recensement des personnes étudiées, ce qui nous oblige à rencontrer tout le monde, à répondre à certaines questions que les gens se poseraient, à leur en poser et à démystifier notre présence. Là encore, l'auteur mentionne que cette technique peut susciter la méfiance chez certaines personnes par contre.

Les qualités d'un observateur participant

L'observateur participant doit ici être compris comme l'instrument de collectes de données. L'observation participante s'apprend sur le terrain, mais évidemment, certaines aptitudes peuvent être développées avant de faire notre entrée sur le terrain.

La compétence linguistique de l'observateur est primordiale dans toute observation participante, sans quoi la crédibilité des données peut être mise en cause. Pour apprendre une nouvelle langue, l'auteur suggère d'apprendre quelques mots et expressions clés de façon impeccable. Les gens vont ainsi croire qu'on en sait beaucoup et on demandera au besoin de répéter ou de ralentir leur débit si besoin. Les gens auront donc tendance à repousser nos limites de la connaissance de la langue ce qui nous permettra d'apprendre plus rapidement et d'apprendre plus de phrases et expressions typiques. Il faut aussi accorder une importance toute particulière au vocabulaire, aux expressions idiomatiques et aux métaphores. Plus on arrivera à maîtriser les subtilités de la langue dans nos communications, plus les gens avec qui nous interagissons auront tendance à nous en apprendre. Dans certaines circonstances par contre, il faut éviter de trop imiter la façon de parler (par exemple lorsque l'on parle déjà la même langue mais qu'il s'agit d'un sous-groupe qui parle d'une façon unique), sans quoi on risque de paraître étrange ou même laisser croire qu'on les ridiculise.

Une autre compétence fort importante pour un observateur est celle de la conscience explicite (*explicit awareness*) où l'on doit prendre conscience des moindres détails de ce qu'on observe. Pour développer cette aptitude, l'auteur suggère de décrire des scènes de la vie quotidienne et de

comparer ce qu'on a écrit avec ce que d'autres personnes qui apprennent aussi la méthode ont écrit.

La mémoire est aussi très importante dans le succès d'une observation participante. Il faut pouvoir se rappeler ce qu'on a vu, ce qui a été dit. L'auteur suggère aussi des exercices pour pratiquer notre mémoire en ce sens. S'il nous est impossible d'écrire lors d'une observation, l'auteur suggère de garder le silence jusqu'à ce qu'on écrive, car lorsque l'on parle, on aura tendance à insister plus sur certaines scènes au détriment d'autres, ce qui orientera notre mémoire. Réécrire les événements en séquences historiques est un autre truc pour se souvenir du maximum des événements.

La naïveté, dans le sens d'être ouvert à découvrir une nouvelle culture et de suspendre nos jugements est une autre caractéristique à développer et à maintenir de façon générale tout au long du séjour. En certaines occasions par contre, lorsque notre innocence voire notre incompetence peut mettre en jeu le groupe étudié, il ne faut pas adopter cette attitude. Il y a certaines occasions où notre expertise est nécessaire pour établir de bons rapports avec les gens.

Les qualités relativement à l'écriture seront importantes non seulement pour la prise de notes, mais tout au long de la recherche jusqu'à l'écriture de l'ouvrage ethnographique.

Le seul fait d'être là, de traîner, de sortir est une aptitude (*hanging out*) importante pour l'observation participante tout comme le fait d'établir des relations de confiance avec les personnes qu'on observe. Ceci parce que nous n'aurons pas toutes les réponses à nos questions de recherche en demandant des questions aux gens. Et lorsqu'une relation de confiance est établie, la personne sera beaucoup plus ouverte à traiter de certains sujets. Étonnement, on gagnera la confiance des gens, et la matière qu'ils nous dévoileront pourra faire l'objet d'une publication. L'auteur parle ainsi d' « impression management ».

L'objectivité

L'objectivité serait aussi une aptitude que l'on peut développer. Il s'agit dans ce cas de reprendre nos notes et de voir s'il s'agit bien de notes qui relatent ce qu'on a réellement vu ou ce qu'on

aurait voulu voir. L'objectivité chez l'humain serait donc le fait de transcender nos biais. Une suggestion en ce sens est d'avoir quelqu'un avec qui parler de ce qu'on a vécu (tant du point de vue scientifique, méthodologique que personnel). On doit pouvoir être successivement observateur participant de l'intérieur (*insider*) et analyste.

Il ne faut pas confondre objectivité et neutralité. Les chercheurs sont nécessairement influencés par leurs recherches, et en ce sens, ils ne peuvent être neutres, ils ont nécessairement un parti pris pour leur recherche.

Il existe tout un débat quant à l'objectivité des chercheurs qui étudieraient leur propre culture. Si ceci peut leur faciliter la tâche (connaissance de la langue, contacts, évite le choc culturel), ça peut aussi la compliquer car il peut être difficile de reconnaître les spécificités d'une culture qui est aussi la nôtre.

Les caractéristiques personnelles de l'observateur

Les caractéristiques personnelles de l'observateur telles le genre, le statut, l'âge, etc. influencent la collecte de données. Par exemple, le genre limite notre accès à certaines données et oriente notre perception des autres. Être parent peut parfois faciliter notre observation alors que souvent, le statut de divorcé peut être une nuisance.

Relations intimes sur le terrain

Quoique certains proscrivent toutes relations intimes sur le terrain, cette mesure est un peu ridicule puisque ça arrive de toute façon. L'auteur estime donc de ne faire rien avec quoi on ne serait par la suite incapable de vivre tant personnellement que professionnellement. Ainsi il faut voir les conséquences possibles de nos actes non seulement pour nous mais aussi pour notre partenaire, sur son statut social dans sa communauté.

Survivre au terrain

Dans cette section, l'auteur aborde d'abord les problèmes que tout chercheur est susceptible de rencontrer lors de son séjour allant des maladies aux problèmes de sécurité.

Les stades de l'observation participante

On retrouverait sept stades de l'observation participante, du premier contact au départ du terrain.

- 1) Premier contact : sur le sujet du premier contact avec le terrain, l'auteur rapporte que les observateurs participants sont souvent dans un état d'euphorie. Ceci en raison du fait qu'ils se préparent depuis longtemps pour leur séjour et que ce premier contact est la concrétisation de leur projet. Cependant, ce n'est pas toujours le cas.
- 2) Choc culturel : même si le premier contact a été agréable en raison de l'état d'euphorie, les chercheurs vivent souvent par la suite un choc culturel, comme une dépression, un sentiment de pression quant au travail à faire ou même un sentiment d'anxiété quant à ses propres capacités à recueillir des données. Le fait que pendant plusieurs semaines voir plusieurs mois on aura à manger tel type de nourriture peut être stressant. La perte de l'intimité qui peut avoir une toute autre forme à l'étranger peut aussi être déstabilisant. De la même façon, on peut se voir terriblement déstabilisé voir agressé par tout genre de petits détails qui ne nous dérangent pas avant. On peut remarquer qu'on adopte une attitude dénigrante de la culture qui nous accueille ou se sentir rejeté (et parfois ceci peut vraiment être le cas). Le choc culturel s'atténue au fur et à mesure que l'on se concentre sur le travail à faire quotidiennement, mais ne disparaît pas nécessairement.
- 3) La découverte de l'évidence : alors qu'on commencera la collecte de données de façon plus systématique et qu'on établira des liens avec des personnes, on entrera ensuite dans une phase où l'on découvrira une foule d'informations qui se révéleront par la suite de l'ordre de l'évidence.
- 4) La pause : au fur et à mesure que la collecte de données s'intensifie, on pourra se sentir pris dans un tourbillon d'informations et un certain inconfort à gérer nos données relativement au fait qu'on doit protéger l'identité des personnes étudiées. À ce moment, l'auteur suggère de prendre un peu de repos, ça coïncidera à la mi-séjour environ (3-4 mois). Ce sera donc le temps de prendre ses distances tant physiquement que

psychologiquement. La communauté d'ailleurs pourrait elle-même avoir besoin d'une pause. Ce sera le temps d'aller visiter des collègues, etc.

- 5) Focusing
- 6) Deuxième pause
- 7) Quitter le terrain : lorsque l'ennui nous gagne, lorsqu'on a l'impression d'avoir fait le tour. Informer de notre départ, remercier les gens.

BERNARD, H.R. « Field notes : how to take them, code them, manage them », Research methods in anthropology: Qualitative and quantitative approaches, Third edition, Alta Mira Press (Rowman & Littlefield Publishers, 2002, p. 365-389.

Par Véronique Bisaillon

L'auteur propose certains trucs relativement à la prise, au codage et à la gestion des notes de terrain, qui peuvent selon ses dires, être utiles tant pour les notes d'observation participantes par exemple que pour les données de la transcription d'entrevues. Il explique d'abord les différents types de notes de façon assez exhaustive et nous donne ensuite certaines pistes quant au codage et à la gestion de nos données. Ces deux dernières parties nous intéresseront moins dans le cadre du présent séminaire et sont de toute façon moins présente dans le texte.

À propos des notes de terrain

L'auteur insiste d'abord sur l'importance de consacrer un moment (de 1h30 à 7h selon les exemples évoqués) à chaque jour à la tâche de la prise de notes. Et non seulement s'agit-il ici de prendre des notes, mais il importe surtout de les retravailler (coder, transcrire des verbatims, etc.). Bien évidemment, certains événements surviendront lors de l'observation participante et justifieront le fait de reporter ce moment consacré. À ce propos, l'auteur rappelle avec insistance qu'il sera toujours plus facile de se trouver autre chose à faire que de réécrire nos notes, et que dans les faits, ces opportunités qui justifieront le report de l'écriture ne se présenteront que très rarement.

Il est suggéré de prendre des notes courtes plutôt que de les formuler dans un long commentaire. Lorsque les notes sont prises ou retranscrites sur ordinateur, l'auteur suggère aussi de créer un fichier par jour plutôt que de tout regrouper les notes de tout le séjour dans un même fichier et de les nommer de façon à ce qu'ils apparaissent en ordre chronologique à l'écran.

Alors que certains anthropologues privilégient une immersion la plus totale et prendront des notes selon un horaire plus ou moins rigoureux, Bernard se positionne clairement en faveur de la

seconde méthode, où les notes sont prises et retravaillées systématiquement chaque jour, jusqu'à qualifier cette tâche d'obsessionnelle.

Comment écrire les notes de terrain

L'auteur propose dans ce chapitre une méthode qu'il a expérimentée et peaufinée lors de plusieurs recherches s'étalant sur une quarantaine d'années. Il s'agit pour lui d'une méthode qui fonctionne, mais qu'il ne considère non plus exclusive. Ainsi il importe que chaque utilisateur de cette méthode l'adapte selon ses propres besoins. De façon générale, il s'agit d'une méthode systématisant la prise de notes et qui propose une organisation qui permet de retrouver rapidement certaines informations et qui facilite la mise en relation des données.

Quatre types de notes de terrain

Jottings (ou scratch notes) – Notes

Les notes (*jottings* ou *scratch notes*) seront prises dans un petit carnet à tous moments de la journée, dans le feu de l'action ou lorsqu'une idée importante ou un détail nous revient en tête. Selon l'auteur, ces notes nous permettront de conserver des détails qui nous permettront par la suite de reconstituer des scènes ou des conversations. Si on ne prend pas ces détails en note, on les oublierait.

Dans le cas où l'entourage deviendrait hostile ou suspicieux à la vue de notre carnet de notes et à la lumière d'expériences d'autres chercheurs, l'auteur propose de se retirer périodiquement (aux toilettes par exemple) pour prendre des notes; utiliser un très petit crayon et prendre des notes furtivement ou encore avoir une très grande poche où se trouve notre petit carnet de notes dans lequel on peut écrire avec notre petit crayon.

Il existe évidemment des situations où il peut être déplacé de prendre des notes et où il est préférable d'être attentif et présent dans le moment, mais l'auteur affirme que ces situations sont somme toute assez rares. De façon à éviter ce genre de situations, l'auteur suggère de s'afficher comme chercheur dès notre arrivée dans la communauté et non pas d'essayer d'être un participant qui passe inaperçu. Ainsi l'observation participante consiste à expérimenter le mode

de vie du groupe ou de l'organisation étudiée dans la mesure du possible plutôt que de se fondre dans le décor ou essayer de se faire accepter comme un membre à part entière d'une culture qui n'est pas la nôtre, ce qui est de toute façon impossible selon l'auteur. Il est préférable d'être honnête et d'utiliser au maximum notre carnet de notes, et s'il y a ambiguïté, de demander aux personnes en présence si on peut prendre des notes. Dans certains cas, au contraire, les personnes en présence vont nous demander de prendre des notes, jusqu'à nous trouver un peu « paresseux » de ne pas continuellement prendre des notes...

Certaines personnes de la communauté observée pourront même demander de voir les notes. Ceci peut être délicat selon l'auteur car ceci risque d'avoir l'effet de la caméra, à savoir que des personnes nous diront d'écrire telle ou telle chose en sachant que nos écrits seront diffusés dans la communauté.

Diary – Journal personnel

Le journal personnel consiste, comme son nom l'indique, en un journal personnel où pourront être écrits les sentiments, épreuves que nous vivons en tant que participant observateur. Selon l'auteur, tout ethnographe en a besoin, ne serait-ce que pour aider à mieux vivre la période du terrain. À raison d'une demi-heure par jour, le participant devrait y écrire comment il se sent, les moments forts et plus douloureux, ses relations avec les autres, etc. Plus tard, le journal personnel servira lors de l'analyse, nous permettant d'interpréter nos notes et nous révéler notre biais personnel. Il s'agit d'un journal qui sera tenu séparément des notes de terrain et qui ne sera pas divulgué à proprement parler dans le cadre de la recherche. Notons les célèbres journaux personnels de Malinowski qui ont été publiés et qui auraient aidé certains chercheurs sur le terrain à passer au travers les moments plus difficiles.

Log – Journal de bord

Le journal de bord regroupe toutes les informations relativement à la planification du séjour (ce qui est prévu, ce qui est réellement fait, l'argent nécessaire et dépensé, etc.). Il serait la clé de la collecte données tant qualitative que quantitative de façon générale, assurerait le caractère systématique du travail (si on l'utilise aussi de façon systématique bien sûr). L'auteur suggère un

carnet d'environ 6 x 8 pouces, ligné. Chaque journée est représentée par une double page (le verso de gauche et le recto de droite). Du côté gauche, on inscrit ce que l'on planifie faire, à droite ce sera ce qui a été réellement fait. Laissez une ou deux pages vides au départ. Puis identifier les pages des dates en avance, de façon à ce qu'aucune journée ne soit oubliée, même si dans les faits, toutes les journées ne seront pas nécessairement occupées.

Certaines personnes traînent leur journal de bord avec elles tout le temps, d'autres ne prennent que de brèves notes (*jot*) sur le moment et remplissent leur journal de bord le soir venu. Pour chaque personne rencontrée, le journal de bord contiendra une brève description de son profil (min. 25 mots). Ces profils biographiques seront utiles lors des entrevues pour casser la glace.

Les informations suivantes pourront aussi faire partie du journal de bord : ce qu'on mange, avec qui, combien de temps on passe avec ces personnes, etc..

Du côté gauche, on écrira notamment les problèmes auxquels on fait face et qu'on doit résoudre plus tard ainsi que les démarches à effectuer, ceci à partir des notes qu'on aura prises (*jot*). Il est normal que les pages de gauche ne correspondent que très partiellement aux pages de droite. Ce qui est important est d'utiliser ce journal de bord comme un planificateur (écrire l'information dont on aura besoin et comment on procédera pour l'obtenir). Et plus que de rendre l'utilisation du temps plus efficace, le journal de bord, en raison de son processus d'élaboration, nous force à penser à nos questions de recherche et aux données que nous aurons vraiment besoin pour y répondre. Le journal de bord permet donc la maturation des questions de recherche.

De bonnes notes de terrain ne dépendent pas autant de la précision, de la quantité des informations ou de notre capacité à faire le plus possible, mais elles dépendent du caractère systématique de notre travail.

Si une personne ne se pointe pas à une entrevue, notre journal de bord nous servira à planifier une autre rencontre et éventuellement à voir combien de temps on a passé à planifier cette

rencontre et à évaluer sa pertinence à la lumière des informations qu'elle pourrait nous apporter, compte tenu de la finitude de notre recherche.

Field notes - Notes de terrain

Les notes de terrain sont les notes qu'on écrit à partir des observations faites, donc à partir de la combinaison des trois derniers types de notes. Il faut donc s'asseoir et prendre le temps d'écrire. « Plus vite on écrit nos observations, plus elles seront détaillées. Plus est mieux. Beaucoup plus est beaucoup mieux » (p. 373). Ceci se fait sur ordinateur idéalement. On en imprime deux copies : une qu'on garde et une qu'on envoie à la maison pour sécurité. (Voir le site suivant pour faire des sauvegardes : <http://www.ibackup.com>). Il y a trois sortes de notes de terrain : des notes méthodologiques, descriptives et analytique.

Notes méthodologiques

Elles traitent des techniques de collectes de données. Il s'agit d'utiliser ce type de notes pour traiter des différents problèmes méthodologiques rencontrés ou des trouvailles méthodologiques. Par exemple, si on trouve une meilleure technique que celle proposée dans ce livre, il faut la noter, pour la publier et en faire bénéficier d'autres! Ces notes peuvent être distinguées par un gros « M » en marge. Les notes méthodologiques nous servent aussi à intellectualiser notre progression dans l'apprentissage de cette technique et notre participation à une nouvelle culture. Les notes méthodologiques permettront de mettre sur papier les gestes qu'on a pu faire et qui contreviennent à une norme culturelle, ceci se retrouvera peut-être aussi dans le journal personnel.

Notes descriptives

Les notes descriptives sont les plus nombreuses et proviennent de l'écoute et de l'observation (avec ou sans enregistrement). Toutes descriptions de comportement et de l'environnement entrent dans les notes descriptives. La meilleure façon d'en arriver à prendre de bonnes notes descriptives est la pratique. Cette pratique peut se faire avec d'autres collègues qui apprennent aussi la technique en observant un lieu ou un événement qui est nouveau. Il s'agit en gros de voir

ce qui se passe et de demander aussi ce qui se passe et de prendre des notes à partir de la réponse de notre répondant. Ensuite on compare les notes de chacun et on discute de celles-ci.

Notes analytiques

Ce sont probablement celles qu'on écrira le moins. Celles-ci traiteront principalement de notre perception de l'organisation de la culture qu'on étudie. Elles peuvent être très courtes comme très longues et émerger d'une longue réflexion. Dans ce dernier cas, elles peuvent être à la base d'une publication future. Elles sont le produit de notre compréhension et de l'organisation et du travail qu'on a fait relativement aux notes descriptives et méthodologiques. Il importe de les écrire régulièrement, même après que l'on ait quitté le terrain.

Codage des notes de terrain

Les notes de terrain sont identifiées par un code. L'auteur propose ici une méthode représentée dans l'exemple suivant :

\$ 615 8-16-89 757.3 ; Dr. H

\$: délimiteur : détermine le début des notes (pourrait être un autre symbole).

615 : numéro de la note de 0001 à 9999

8-16-89 : date

757.3 : numéro du code par sujet

Dr. H : identification de la personne de façon à garder son identité anonyme

L'auteur propose de se référer au code Outline of Cultural Materials (OCM) pour déterminer le code par sujet. Il y a d'autres listes de disponibles pour coder les données culturelles, notamment des codes qui incluent des abréviations et qui rendent ainsi l'identification plus facile (ex. : eco pour économie). Il peut être plus facile d'inventer ses propres codes (Strauss et Corbin, 1990). Les codes peuvent être trouvés *in vivo* en cherchant les mots qui reviennent le plus souvent. Il importe dans tous les cas de garder trace de la définition des codes ou de les définir si on les élabore nous-même. Il importe de se rappeler aussi que l'étape de codage en est une qui visent à

réduire les données et non à les faire proliférer. Enfin, la rigueur est de mise à cette étape. Les codes apparaissent souvent lorsque l'on écrit les notes.

La mécanique du codage

Le code peut être inscrit au haut de la note ou à la marge. L'auteur fait ensuite la distinction entre les différentes significations que peut prendre le mot « coder ». Coder peut vouloir dire encrypter de l'information (code secret). Mais la distinction qui nous intéresse ici est celle entre le mot coder au sens d'indexer, répertorier et le mot coder au sens de mesurer. On coderait au sens d'indexer lorsqu'on identifierait tous les passages où un informateur nous parle de telle ou telle notion (ex. : la douleur). On coderait au sens de mesurer lorsqu'on chercherait plus précisément le sens des passages codés (forte douleur, faible douleur, etc.).

Analyser les notes de terrain

L'auteur propose d'abord d'analyser les notes selon une technique qui peut paraître peu scientifique : étendre nos notes par terre, les lire et les relire jusqu'à ce que des éléments en ressortent, mais elle est celle qui lui réussit le mieux. « No researcher, working alone for a year, can produce more field notes than she or he can grasp by pawing and shuffling through them. For sheer fun and analytic efficiency, nothing beats pawing and shuffling through your notes and thinking about them. » (p. 383). Éventuellement, on pourrait ressentir le besoin d'un support informatique, ce que nous suggère l'auteur. Il nous suggère aussi d'utiliser un logiciel tel Access ou File Maker pour gérer nos notes (qu'il s'agisse de passages écrits ou d'objets tels un journal, un disque, etc.). Il présente ensuite brièvement ce que ces bases de données peuvent nous permettre de ressortir comme information en présentant d'abord des tables de données simples et des tables de données croisées.

S.P. Bate, "Whatever Happened to Organizational Anthropology? A Review of the Field of Organizational Ethnography and Anthropological Studies", *Human Relations*, Vol. 50, No. 9, 1997.

Par Ana Isabel Otero

Dans ce texte, l'auteur commence par faire la distinction entre les concepts d'anthropologie et de "*organization behaviour*", qui ont fini par diverger en lieu d'essayer de se compléter. Bate s'interroge sur les origines de cette séparation, qui est apparue récemment et sur la possibilité de les réunir de nouveau. Tout au long de la première partie, il fait la distinction entre les deux méthodes, donc les pratiques sont à la base des différences. Il critique aussi le travail plutôt descriptif de l'ethnographie organisationnelle, qui se contente de faire la recherche qualitative. En ce sens, les ethnographes ne participent pas vraiment dans des études approfondies dans les compagnies. Il signale aussi les problèmes pratiques qui empêchent les études sur le terrain, comme le manque de temps des ethnographes et l'abandon conséquent des études sérieuses.

Définition de l'ethnographie

L'ethnographie peut être définie par une variété de termes : en tant que méthode particulière ou comme une étude-terrain; en tant qu'effort intellectuel ou paradigme; et en tant que style narratif ou rhétorique. Selon le point de vue de l'auteur, l'*organization behaviour* doit considérer ces trois facteurs s'il est intéressé à prendre un style ethnographique.

Pour Bate, l'ethnographie traite principalement sur l'étude terrain, sur la recherche méthodologique qui s'insère dans le style de vie des autres, sur l'imprégnation de la culture locale et sur compréhension du point de vue natif. La pratique peut inclure plusieurs méthodes comme les entrevues, l'assistance à des réunions, la recherche documentaire et l'observation participante. Cette dernière implique le fait d'être *insider* et *outsider* en même temps. L'observation participante implique la proximité, afin d'étudier la conduite humaine de près, mais aussi un distance précise, afin de garder l'objectivité. L'auteur fait aussi la différence entre

les chercheurs qualitatifs, qui s'intéressent beaucoup par la méthodologie et les ethnographes, qui préfèrent l'observation tel qu'elle.

Ethnographie en tant que paradigme. L'auteur cite Czarniawska-Joerges, qui définit l'anthropologie comme un cadre mental. Il ne s'agit pas d'utiliser une technique, mais de prendre une méthode de pensée particulière et l'encadrer lors de l'observation. La clé est d'apprendre à penser « culturellement » lors de l'étude d'une société ou d'une organisation. Il faut, quand même, tenir compte de la simplification qui doit prévaloir dans l'étude des sciences sociales et de faire usage du bon sens.

Ethnographie comme méthode littéraire. Les ethnographes deviennent un sort d'artistes et scientifiques. En tant qu'artistes, ils capturent les images et les expressions qui symbolisent la réalité. En tant que scientifiques, ils collectent l'information, l'analysent et la transforment dans des hypothèses et théories prouvables. Les *organization behaviour*, par exemple, manquent de l'habileté littéraire nécessaire dont les ethnographes font usage parce que pour eux la narrative est considérée comme une activité secondaire.

La structure de la recherche anthropologique

L'anthropologie et l'*organization behaviour* se différencient aussi en ce qui concerne la composition et la structure. Tandis que le dernier reste en dehors du contexte et sans considérer un ordre chronologique bien défini lors des recherches, l'anthropologie en fait recours et cela devient utile lors de la mise en contexte des études réalisées. L'intérêt de cette discipline dans l'histoire repose sur l'importance octroyée à l'évolution des cultures, sur l'histoire « vivante ». Toutefois, l'histoire ne doit pas être étudiée en tant qu'un ordre chronologique, mais comme une représentation du passé dans l'époque actuelle à travers les rituels, les rites, les mythes, les histoires, les anecdotes, etc. Dans cette section, Bate propose trois aspects à prendre en compte par l'*organization behaviour* dans le but de converger avec l'anthropologie.

Mise en contexte. L'une des notions clé de l'anthropologie est que la pensée et le comportement ne peuvent pas être appris en dehors de leur contexte. Ainsi, une des forces de l'anthropologie est

le fait de placer l'individu à l'intérieur de son contexte social, là où l'action se déroule, afin de mieux observer ses activités quotidiennes. Il faut, pourtant, considérer que les sociétés ne sont pas d'espaces fermés, comme cela pourrait être le cas des tribus anciens. Au contraire, elles sont en réalité exposées à nombre d'influences et d'interprétations issues des espaces plus vastes.

La procédure. L'auteur cite Van Maanen (1993) pour mettre l'accent sur le caractère à la fois formel et informel des organisations. Elles sont formelles à cause des buts et objectifs qui doivent être atteints. Elles sont informelles parce que les membres sont soumis à des négociations constantes concernant l'interprétation des buts et des objectifs. Le rôle de l'ethnographie est d'analyser l'interaction entre les aspects formels et informels et sa contribution principale repose sur l'analyse du côté informel. L'étude du processus informel met l'accent sur la lutte des différents groupes, cultures ou paradigmes soit pour s'imposer, soit pour assurer leur survie. En ce sens, l'anthropologie considère la culture comme un aspect non seulement dynamique, mais aussi dialectique.

L'accent sur l'acteur. La tâche centrale de l'anthropologie est la représentation de la vie des autres, tout en essayant de conserver le point de vue « natif ». C'est à cause de cela que les questions de recherche issues doivent porter sur le comportement humain. Un des avantages de prendre l'acteur comme référence est qu'on diminue le risque de substituer le code de significations natif par le nôtre. Pourtant, malgré l'approche centrée sur l'autre, l'observateur va reconstruire les faits et les actions selon son propre cadre référentiel (biais).

Les qualités d'un bon ethnographe

La qualité d'« être là-bas ». Le bon ethnographe est capable d'exprimer l'impression d'avoir été sur le terrain et d'avoir eu un contact proche avec la culture locale. Le fait d'être là-bas implique le partage de qualités, un degré important de familiarité, la crédibilité et l'acceptation de la part des natifs.

La mondanité et la quotidienneté. L'anthropologie traite sur l'expérience quotidienne, sur les activités habituelles, sur le rapprochement à la vie intime. L'ethnographe produit une recherche qualitative impossible à trouver dans n'importe quelle autre discipline.

La polyphonie et la description abondante. La polyphonie saisit les conversations et les discussions à un moment donné. Cela entraîne la connaissance de la logique verbale des natifs et la transcription de leurs propres mots. Cette méthode de représentation capturée par des citations, de verbatims et de reportages est à la base de la description et révèle la nature des relations entre l'auteur et le texte. En plus, cela nécessite une stratégie rhétorique et littéraire. La polyphonie est idéale pour l'étude des organisations à cause de leur propre nature pluraliste et polyvalente. Néanmoins, l'ethnographe doit faire attention à ne pas trop laisser la polyphonie « parler par elle-même » trop souvent, il est toujours nécessaire d'agir en tant qu'interlocuteur.

Le point et le « punch line ». Le travail de l'ethnographe lors du terrain ne se limite pas à la rédaction. En fait, il doit être en mesure d'offrir soit une théorie, soit un modèle, soit une nouvelle approche. Il doit aussi présenter le phénomène d'une façon nouvelle et révélatrice. L'auteur fait remarquer sa préférence pour un mélange entre la notion de l'ethnographie comme un texte et le concept de « théâtre de la langue », c'est à dire, la création de phrases attirantes à mode de synthèse ou de synopsis, qui faciliteront la compréhension aux lecteurs. Une bonne punch line doit évoquer une réponse soit émotionnelle, soit intellectuelle.

EMERSON, R.M., FRETZ, R.I., SHAW, L.L., “Writing Up Fieldnotes I: From Field to Desk”. Writing Ethnographic Fieldnotes, London and Chicago, The University of Chicago Press, 1995, 254 p. (Se concentrer sur les chapitres 3 et 7).

Par Dorra Kallel

Après des heures de participation, d'observation et de prise de notes, les enquêteurs du terrain retournent à leurs bureaux pour écrire leurs observations concernant les événements et les expériences partagés avec un groupe social pendant une période donnée.

Dans ce chapitre, on s'est penché sur le processus de la préparation complète des notes du terrain. On a accordé une attention particulière aux missions qui doivent être accomplies par l'ethnographe lors de ce processus à savoir se rappeler, élaborer, compléter et faire des commentaires sur ces notes de terrain afin de produire un compte rendu complet des scènes et des événements vécus.

Au bureau

Pour préparer des notes de terrain on est contraint de bien se concentrer pour un laps de temps assez long comparativement à la durée des événements. En effet, l'ethnographe peut passer des heures pour préparer des notes de terrain pour des événements qui n'ont duré que quelques minutes. Il doit se rappeler de toutes les choses qui ont été dites et de la personne qui les a dites ainsi que de l'ordre dans lequel ça a été dit pour ensuite tout écrire dans paragraphe cohérent.

Il est recommandé que l'enquêteur du terrain commence à rédiger ses notes de terrain dans les trois ou quatre heures qui suivent sa sortie du terrain pour ne pas risquer d'oublier des événements.

Le chercheur qui passe une assez longue période sur le terrain et qui a un temps limité pour rédiger immédiatement ses notes de terrains complètes peut recourir à deux solutions de rechange. Soit il prend des notes brèves « jotting » des événements quotidiens pour s'en servir à

rédigé des notes de terrain ultérieurement, soit il enregistre ses notes de terrains sur une cassette à l'aide d'une enregistreuse.

La position et l'audience

Pour prendre des notes de terrain, le chercheur doit non seulement penser à ce qu'il écrit mais aussi à la façon qu'il utilise pour présenter la scène. Sa position dans le travail de terrain dépend de ses perspectives dans la vie. L'expérience antérieure, la formation et l'engagement influence la position du chercheur dans la rédaction des notes de terrain. Ces influences impliquent que les chercheurs vont avoir des façons différentes de penser, de sentir et d'agir.

L'audience s'avère un facteur déterminant de la position du chercheur. En d'autre terme, il doit tenir compte des gens qui vont lire ses notes de terrain plus tard.

Le processus de la préparation

Le processus de préparation exige que le chercheur consacre suffisamment de temps et d'énergie à écrire les événements stockés dans sa mémoire. Dans ce but, il peut effectuer un choix entre plusieurs styles d'écriture.

Dans cette section on discute des buts et les styles, de comment se rappeler pour écrire, de la rédaction des notes de terrain à partir du « jotting », des multiples voix et points de vue et des descriptions au temps réel et au dernier point (*Real-time And End-point descriptions*), en tant qu'élément influençant le processus d'écriture.

Les multiples buts et styles

Les ethnographes ont plusieurs objectifs en écrivant leurs notes de terrain. Ces buts déterminent leurs styles d'écriture. Le premier but est de se précipiter à écrire ses expériences aussitôt qu'elles sont fraîches.

À ce stade l'enquêteur de terrain ne doit pas se soucier de la cohérence de ses notes de terrain. Il doit plutôt se concentrer sur le rappel de la scène. Il est recommandé qu'il commence par écrire

tout ce qu'il arrive dans sa tête à ce moment puis qu'il organise et exprime ses idées avec des mots plus appropriés plus tard. Lors de la première écriture l'ethnographe peut utiliser plusieurs styles.

Une fois que cette première écriture est faite, le chercheur est amené à relire, modifier, compléter et ajouter des phrases et des commentaires. Il faut donc qu'il décrive bien et d'une façon assez détaillée son expérience pour bien persuader son audience (futurs lecteurs).

Se rappeler pour écrire

Afin d'écrire ses notes de terrains, l'ethnographe peut suivre certaines stratégies qui lui permettent de se rappeler et d'organiser les événements de chaque journée de son séjour. Il peut écrire ses propres activités et observations dans l'ordre chronologique et noter les événements remarquables dont il se rappelle en commençant par le premier événement qu'il a vécu et ainsi de suite jusqu'au dernier événement qui bouclait sa journée.

Le chercheur peut aussi débiter par l'événement qui lui semble le plus important, le détailler puis passer à d'autres événements en suivant un ordre décroissant selon la signification de ces événements.

Une autre stratégie consiste à une recherche systématique des incidences les plus intéressantes pour se rappeler des événements les plus significatifs.

L'ethnographe peut aussi faire une combinaison entre ces stratégies.

On note que le « Jotting » est de grande utilité pour le chercheur. En effet, l'ethnographe peut se baser sur les mots clés du « Jotting » pour activer sa mémoire et ensuite rédiger ses notes de terrain.

Écrire des notes de terrain à partir du « Jotting »

L'ethnographe doit enrichir les informations fournies par le « Jotting » et essayer d'établir un lien logique entre les événements pour avoir des notes de terrain cohérentes. Cependant, l'ethnographe doit faire une sélection des événements. Dans le sens qu'il ne doit prendre en considération dans ses notes de terrain que les événements les plus importants cités dans le « jotting ».

Des multiples voix et points de vues

L'ethnographe doit non seulement se rappeler de la scène mais aussi dégager les points saillants de cette scène. De plus les ethnographes doivent choisir un point de vue qui réfère à la personne à travers laquelle les actes, les événements, les personnes vont être présentés aux lecteurs.

On distingue trois types de point de vue :

Le point de vue de la première personne

Dans les notes de terrain la première personne « Je » racontant l'histoire est l'ethnographe lui-même. Selon cette perspective, l'ethnographe raconte aussi bien ses expériences, ses réponses, ses commentaires que les paroles et les actes des autres avec sa propre voix. Écrire à la première personne est efficace notamment quand l'ethnographe est un membre du groupe étudié. Donc en utilisant la première personne, les notes de terrain présentent aussi bien l'expérience de l'auteur au tant que membre du groupe que ses réflexions au tant qu'ethnographe.

Le point de vue de la troisième personne

Certes la rédaction de notes de terrain à la première personne permet de bien exprimer les pensées et les émotions du chercheur, cependant son premier objectif est la description des paroles et des actes des autres personnes. Écrire à la troisième personne n'implique pas que l'auteur ne puisse pas utiliser la première personne ou s'exclure (ses expériences, ses pensées...) de ses notes de terrain. Dans les notes de terrain écrites à la troisième personne, l'ethnographe peut insérer ses réponses en utilisant la première personne. Donc l'ethnographe peut décrire des événements racontés par différentes voix.

Le point de vue omniscient

Un ethnographe peut écrire à la troisième personne tout en adoptant un point de vue omniscient. Selon ce point de vue l'ethnographe doit décrire les pensées, les actions et les motivations des personnages ainsi que leurs discours et actions. Il peut varier librement du temps, de place et de personnages. Pour bien réussir l'écriture de notes de terrain le chercheur doit consacrer suffisamment du temps à interviewer les membres du groupes à propos des événements qu'il ne peut observer directement.

La combinaison des différents points de vue

On peut passer d'un point de vue à un autre en écrivant des notes du terrain parce que le chercheur accorde une attention aussi bien à lui-même qu'aux autres. En effet, l'auteur décrit les événements vécus par les membres du groupe tout en tenant comptes de son implication dans les scènes observées.

Descriptions en temps réel « Real time » et au dernier point « End-point »

L'ethnographe doit choisir entre ces deux descriptions : « Real time » et « End-point ».

Dans le cas d'une description »Real time«, l'ethnographe se limite à des connaissances partielles ou incomplètes. Il caractérise les événements en utilisant seulement les informations disponibles au cours de l'événement. C'est dans ce sens qu'il ne se sert pas des informations qui peut se fournir ultérieurement pour décrire cet événement.

Alors que quand il s'agit d'une description « End of time », les chercheurs du terrain ont des connaissances plus complètes. Ils peuvent bénéficier des informations dont ils disposent plus tard pour mieux décrire de l'événement non compris ou pas très bien compris dès le début.

Finalement, on mentionne que dans les deux cas de descriptions « Real time » et « End of time » l'ethnographe doit apprendre en écrivant ses expériences parce que le processus de la préparation des notes de terrain commence par une bonne compréhension de l'expérience.

Réflexions : les modes d'écriture et de la lecture « Writing » et « Reading Modes »

L'ethnographe doit commencer par préparer ses notes de terrains selon le mode « Writing » en écrivant aussi vite et d'une manière aussi efficiente que possible tout ce qu'il a observé et entendu sans se soucier à ce stade du style et du processus d'écriture. Une fois le texte est produit, l'ethnographe peut adopter le mode « Reading », il doit revenir sur toutes ces descriptions, les relire et faire des réflexions pour s'assurer de la cohérence et de la bonne construction de ses notes de terrain.

HAMMERSLEY, M. et ATKINSON, P. « Writing ethnography » Ethnography. Principles in Practice, Londres et New York, Tavistock, 1983, p. 207-232

Par Ana Isabel Otero

Les auteurs affirment que lors de la rédaction du texte ou du rapport après l'étude sur le terrain, il n'existe pas un langage neutre pour la description. Un observant réflexive qui doit écrire un texte conventionnel (soit un rapport, une thèse, un cahier de recherche, etc.) aura de problèmes à maintenir un bon degré d'objectivité et surtout de neutralité. Hammersley et Atkinson citent Newby (1977) afin de marquer la différence entre les styles de rédaction et leurs difficultés, qui dépendent souvent de du type de recherche. Ceux qui font des entrevues ou des sondages, par exemple, sont plus formels et impersonnels. D'habitude ils écrivent en troisième personne. L'observateur participant, par contre, est plus informel et plus réceptif aux impressions. La tendance pour lui sera donc d'écrire dans la première personne. La rédaction du texte tend à être une combinaison de deux malgré les défis méthodologiques que cela représente. Pourtant, souvent les réflexions personnelles finissent par être négligées.

Tout au long du travail sur le terrain, l'ethnographe risque de se perdre entre la collecte d'information et leurs impressions. Les notes sur le terrain, les journaux, les *diaries*, les mémos, sont des méthodes de saisir l'information et ils représentent aussi une analyse préliminaire. Le texte final aura une forme définie selon la méthode suivie dans la collecte de données et sera forcément influencé par le point de vue de l'ethnographe. Les auteurs recommandent de prendre suffisamment de temps pour la rédaction afin d'acquérir de bonnes capacités littéraires. En plus, il ne faut pas laisser de côté le caractère réflexif personnel lors de la création du texte final. En réalité, le texte final implique plusieurs facteurs. Il ne s'agit pas seulement de raconter une histoire, mais aussi d'expliquer une théorie, de développer un modèle causal, de construire une typologie.

L'organisation des textes

Il n'existe pas une méthode adéquate pour la construction de textes, mais plusieurs façons de le faire. Pourtant, chaque méthode amène à un résultat différent. Il faut d'abord réorganiser l'information dans une série de chapitres, de sujets, d'arguments, etc. étant donnée que la vie quotidienne des individus observés ne se passe pas de façon linéaire et organisée. Lors de la rédaction du texte final, l'ethnographe doit prendre une bonne distance par rapport à ses propres notes afin de démanteler l'information et le réorganiser. Ainsi, il sera capable de créer un cadre thématique et analytique cohérent qui prennent en compte aussi les descriptions culturelles et narratives. Les auteurs proposent cinq stratégies de rédaction.

L'histoire naturelle. Se base sur la découverte et l'exploration de ce qui caractérise le terrain. En ce sens, l'organisation linéaire du texte correspond au passage du temps dans le terrain. Ce rapport doit être forcément très sélectif, sinon il risque de se confondre avec les notes sur le terrain et les journaux. C'est une méthode « naturelle » de mener la recherche et elle permet d'observer l'apparition continue d'un phénomène déterminé. Pourtant, elle relève aussi beaucoup de défis lorsque la recherche considère un nombre important de thèmes. En plus, d'autres obstacles se présentent parce qu'elle n'offre pas une stratégie très maîtrisable d'organisation d'une analyse compréhensive et aussi parce le terrain lui-même peut évoluer, ainsi que la perception de l'observateur. Cette méthode peut être utile, par contre, en tant que version préliminaire.

La chronologie. De la même façon que l'histoire naturelle, cette méthode repose sur le passage linéaire du temps. Cependant, dans cette approche la tendance est de suivre un cycle de développement, une action morale ou un emploi du temps soit de l'entourage, soit des acteurs eux-mêmes. Cette méthode est très utile lorsque le passage du temps est considéré comme analytiquement important, surtout dans des situations la mutation sociale est centrale pour l'organisation thématique. De même, il est utile pour l'analyse de la vie dans des institutions qui sont organisées de façon saisonnière. Il est important, quand même, de ne pas donner un ordre et une cohérence excessive aux événements qui ne sont pas complètement linéaires. D'autre part, cette manière d'organiser l'information est cohérente seulement avec une approche bien définie

de la sociologie interprétative ou interactionnelle, vu qu'elle met l'accent sur la nature évolutive de la vie sociale.

Réduction et élargissement de l'approche. Une autre façon est de présenter le texte à travers différents niveaux de généralité ou d'inclusion. Cela peut être fait soit en allant du particulier au général et vice-versa. Ainsi, il est possible de présenter un texte avec de différents niveaux analytiques ou en passant de l'analyse micro au macro. Cette méthode est utilisée lorsqu'on doit utiliser un cadre contextuel pour l'étude ou lorsque le terrain spécifique à étudier appartient à un ensemble plus vaste. Elle peut satisfaire aussi un but analytique précis quand les différents niveaux et ses inter-relations sont reconnus. De même, elle sert à faire de généralisations sans sortir du contexte. Pourtant, il n'est pas recommandable d'utiliser cette approche que si on se base sur un cadre théorique ou analytique adéquat.

Séparation de la narration et de l'analyse. Un des obstacles auxquels les ethnographes doivent faire face se reflète dans la transposition de données culturelles dans un ordre séquentiel, en imposant un ordre thématique et analytique. Il est, par conséquent, très attirant de séparer l'ethnographie de l'analyse. Cette méthode permet l'auteur de présenter une bonne quantité d'information sans avoir à l'analyser systématiquement. Le lecteur, de sa part, reçoit l'information de la façon plus objective possible. Une fois l'information libérée, l'ethnographe peut embarquer dans des discussions et des analyses plus approfondies, sans avoir à se soucier de la présentation des données. Il existe, par contre, des risques lors de l'utilisation de cette approche. En effet, la séparation peut permettre à l'ethnographe de s'engager dans des textes analytiques qui ne sont pas systématiquement liés à l'information collectée.

Organisation thématique. Cette méthode implique une typologie de concepts dont l'ordre chronologique de la présentation n'est pas très important. Elle reprend plusieurs composants sociaux ou institutionnels de la structure générale. L'organisation thématique permet ainsi de présenter une bonne quantité d'information culturelle en la classifiant par sujet dans quelques catégories. Elle peut aussi nous révéler des thèmes importants ou même évidents, qui pourront nous échapper autrement. Une autre façon d'organiser le texte est par rapport aux institutions ou

aux acteurs, en les présentant selon leur importance dans leur société, leur rôle, leurs activités ou même leur cadre idéologique. Une troisième proposition est l'organisation via des concepts analytiques formels, qui sont souvent identifiés par l'ethnographe. Ces concepts représentent des idées formelles qui représentent, à leur tour, des processus clé et des scénarios culturels. Un des difficultés de cette approche est la relation existante entre les plusieurs catégories et comment les séparer ou indiquer les liens.

L'audience et le texte

L'ethnographe doit toujours tenir compte de l'audience potentielle à laquelle il se dirige. Il existe une grande variété de publique pour les travaux d'ethnographie : les collègues, les organismes ou associations d'accueil, les étudiants et les professeurs, les professionnels, les éditeurs, les politiciens, etc. Les différents types d'audience requièrent des différents types de textes, par exemple des monographies, des articles, des thèses, des dissertations, des cahiers de recherche, etc. Étant donné qu'il est pratiquement impossible de faire plaisir à tous les audiences, l'ethnographe doit se contenter de diriger son travail vers un public défini. De même, cette perspective lui permet d'adopter la stratégie de rédaction la plus convenable. Par contre, l'ethnographe ne doit pas limiter son travail et le systématiser afin de l'ajuster aux lecteurs.

Finalement, très souvent les textes ne sont pas écrits en utilisant seulement une des stratégies mentionnées. En réalité, les différentes parties du texte sont organisées en utilisant plusieurs méthodes. Les auteurs concluent ce chapitre en indiquant que chaque méthode a ses forces et ses faiblesses, et qu'aucune n'est supérieure à l'autre. Il encourage les ethnographes à se rendre compte des possibilités qu'ils ont devant eux afin de les intégrer lors de la rédaction du texte final. En effet, la méthode « pure » est souvent inadéquate par elle-même. De même, une lecture critique des travaux ethnographiques est aussi encouragée, afin d'être attentif à l'incorporation de nouveaux instruments lors de la propre rédaction et de développer des capacités analytiques.

**EMERSON, R.M., FRETZ, R.I., SHAW, L.L., "Writing an Ethnography".
Writing Ethnographic Fieldnotes, London and Chicago, The University of
Chicago Press, 1995, p. 169-210.**

Writing Ethnographic Fieldnotes

Emerson, Fretz et Shaw
1995

Par Manon Lacharité

Les auteurs présentent:

- Une approche pour écrire des textes ethnographiques qui visent à utiliser et à balancer les tensions existantes entre les propositions analytiques et les données-terrain.
- L'écriture ethnographique: c'est l'écriture d'une histoire construite à partir des données du terrain.

L'ethnographie versus l'argumentaire analytique

- L'écriture ethnographique représente la construction d'une histoire qui incorpore différents thèmes analytiques (concepts), liés par un sujet commun
- L'argumentaire analytique (analyse positiviste): on cherche à tester une proposition théorique. Alors, on élabore un argumentaire logique qui tend à supporter la proposition.

L'écriture ethnographique

- On analyse la documentation afin de construire vers une idée centrale
- La construction est basée sur le codage et la sélection des extraits comme partie intégrante de l'histoire à raconter
- La construction requiert un va et vient entre les données-terrain et l'analyse: ce processus amène la transformation et la précision de l'analyse

La sélection des extraits

- En fonction de l'illustration d'un pattern de comportement récurrent ou encore d'une cassure dans ce pattern
- En fonction de leur qualité persuasive
- En fonction d'illustrer un concept ou de le spécifier afin de clarifier le déroulement de l'histoire

Stratégies de présentation

- A) **Stratégie intégratrice**: représente une imbrication des extraits et des analyses

Exemple: La RSE de l'entreprise est une ``conséquence des pressions de certaines parties prenantes sur l'État``, pressions qui amènent des actions et des réactions de la part des entreprises.

- B) **Stratégie d'extraits**: les extraits se démarquent de l'analyse

Exemple: La RSE de l'entreprise est liée aux diverses pressions des acteurs de son environnement sociétal.

`` Nous voyons que les pressions des grands syndicats, par le biais de leurs récentes manif du mois de mai et juin, ont ébranlé l'opinion du Ministre...eh...et donc nous nous sentons pressé d'agir``.

Analyse explicative...

Création des sections de l'histoire

Afin d'optimiser l'interface entre les extraits et les analyses, on doit se centrer sur:

- Un point analytique
- Illustrer et persuader via l'extrait
- Explorer et développer le point analytique à faire via un commentaire centré sur l'extrait

Ainsi, on assiste à une progression de la thématique grâce à des répétitions incrémentales

Éditions des extraits

La décision d'inclure des extraits doit prendre en compte:

- La longueur
- La pertinence
- Facilité à lire et à comprendre

L'organisation des sections

- Débute par des titres spécifiques + des sous titres, qui montrent une progression de l'histoire
- Doit inclure une intro et une conclusion à chacune des sections: ceci est un lien de passage entre la section actuelle et la précédente|suivante et entre la section et l'histoire

Adler, p.a. et Adler, p. 1994. Observational Techniques. Dans Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. Handbook of Qualitative Research, Thousand Oaks, London and New Delhi, Sage Publications, 1994, p. 377-392.

Par Khalil Roukoz

Introduction

Ce chapitre se concentre sur la méthode de l'observation naturaliste en se basant sur les discussions théoriques des méthodes qualitatives. Dans un premier lieu, il examine les principaux enjeux méthodologiques, les forces et les faiblesses de la pratique l'observation naturaliste. En second lieu, il élabore les traditions théoriques sur lesquelles se base l'observation naturaliste et il présente les travaux des individus qui ont influencé les thèmes conceptuels et épistémologiques de cette dernière. En troisième lieu, il se concentre sur les enjeux éthiques de la recherche basée sur l'observation et l'influence qu'ont les forces politiques et scientifiques sur le déroulement et les résultats de la recherche.

Mise en contexte

L'observation a toujours été la roche-mère du savoir humain. Les classiques anciens ont enraciné leur compréhension du monde dans leurs propres visions, voyages et expériences directes. L'observation est la forme de recherche la plus ancienne et la plus primaire et elle peut être utilisée en conjonction avec d'autres formes de recherche comme l'observation participante, le design expérimental et les entrevues.

Comme membre de la société, nous faisons des observations du monde de tous les jours ce qui génère chez nous ce qu'on appelle le savoir culturel. Selon Johnson (1975), le savoir culturel est à la base de tout savoir vulgaire et scientifique. Mais ce qui diffère l'observation des scientifiques sociaux de celle des acteurs de tous les jours est la nature systématique de l'observation scientifique. Morris (1973) définit l'observation comme l'acte de prendre en notes un phénomène, le plus souvent avec des instruments bien définis, et l'enregistrer pour des

objectifs scientifiques (traduction libre). L'observation consiste à rassembler des impressions sur le monde qui nous entoure à travers tous les sens humains.

L'observation qualitative a été caractérisée par son non-interventionnisme. Contrairement à l'observation quantitative, l'observation qualitative se déroule dans un contexte naturel avec des acteurs qui participent naturellement à l'interaction. En d'autres termes, l'observation qualitative suit le flux naturel de la vie de tous les jours et les observateurs qualitatifs sont libres de chercher des concepts et des catégories qui sont significatifs pour les sujets d'études.

L'observation qualitative est restée sous-traitée dans la littérature de méthodologie et la majorité des recherches qualitatives se concentrent sur l'observation participante et ne considèrent pas l'observation toute seule comme une méthode (Berg, 1989, Douglas, 1976, Glesne et Peshkin, 1992, Jorgensen, 1989).

Les enjeux méthodologiques

L'approche des chercheurs utilisant la méthode de l'observation naturaliste diffère. Certains préfèrent de se placer dans des locations bien définies et choisies à l'avance pour observer le comportement des sujets de l'étude (Carpenter, Glassner, Johnson and Loughlin, 1988), d'autres étudient le comportement des personnes qui rencontrent au hasard (Lofland, 1993). Les enjeux que rencontrent les chercheurs durant leur observation sont : le rôle du chercheur, les phases de l'observation, les problèmes de l'observation et la rigueur de l'observation.

Le rôle du chercheur

Basé sur les conceptualisations classiques de l'école de Chicago, Gold (1958) identifie quatre modes à travers lesquels l'observateur peut collecter ses données : participateur, participateur-observateur, observateur-participateur et observateur. Depuis que ses modes ont été proposés des nouvelles conceptualisations au sein de la recherche qualitative ont évolué. Les chercheurs s'orientent vers un plus grand engagement et un vers rôle de membre. Trois rôles de membre prédominant : membre-complet-chercheur, membre-actif-chercheur et membre-phérophérique-chercheur. Le rôle membre-phérophérique-chercheur permet aux chercheurs de saisir la

perspective personnelle du groupe sujet d'étude sans toute fois participer aux activités de ce groupe. Par contre, les chercheurs, qui prennent le rôle de membre-actif-chercheur, deviennent plus impliqués dans les activités du groupe en assumant des responsabilités sans s'engager totalement dans le groupe. Enfin, les chercheurs qui choisissent le rôle de membre-complet-chercheur sont ceux qui étudient des groupes dont ils sont déjà des membres ou dont ils deviennent membre au cours de l'étude.

Les recherches actuelles basées sur l'observation combinent les deux typologies de rôle et l'observateur peut prendre des rôles qui varient du voyeur caché ou déguisé jusqu'au participant actif impliqué dans le milieu d'étude. Cependant le participant actif agit toujours comme un membre et non comme un chercheur pour ne pas altérer le flux de l'interaction naturelle.

Les phases de l'observation

La première tâche de l'observateur est de sélectionner le milieu à observer. Le choix est guidé par plusieurs raisons. Le chercheur pourrait avoir par exemple des intérêts théoriques et conceptuels qui le pousse à étudier un milieu donné. Il pourrait aussi avoir un accès facile à un milieu donné ou il pourrait être déjà impliqué dans ce dernier. Enfin, le chercheur pourrait être sollicité pour étudier un milieu.

Pour un chercheur sans accès au milieu d'étude, la deuxième tâche serait d'assurer son entrée dans ce dernier. Selon l'organisation du milieu et son accessibilité aux acteurs extérieurs le chercheur serait capable de se déplacer librement dans un milieu ou il serait obligé de demander une autorisation pour une entrée plus formelle.

Les produits concrets de l'observation varient. Certains observateurs enregistrent des textes qui suivent une forme de libre association tandis que d'autres adoptent de forme plus structurée. La nature des observations du chercheur varie avec l'évolution des phases de la recherche. Spradley (1980) et Johnson (1989) ont décrit les observations initiales d'observations de nature primaires et descriptives. Non ciblée et très générale, ils sont généralement basées sur des larges questions fournissant une base aux chercheurs pour mieux orienter leurs observations futures. Après que

les observateurs deviennent plus familiers avec leur milieu, ils s'orientent vers des observations plus ciblées et se concentrent sur des aspects plus profonds. Des questions de recherche et des problèmes peuvent ensuite émerger et exiger des observations sélectives et à ce point les chercheurs se concentrent à établir et raffiner les relations entre les éléments sujets d'études.

En conclusion, Spradley à noter que les phases de l'observation sont comme un entonnoir qui oriente les chercheurs vers des observations de plus en plus profondes et de plus en plus ciblées des éléments du milieu qui ont été définis essentiels du point de vue théorique ou empirique.

Les problèmes de l'observation

La première critique de l'observation est au niveau de la validité. Les observateurs sont obligés de compter sur leur propre perception ce qui compromet leur objectivité. Cependant, plusieurs mesures existent pour augmenter la validité des recherches basées sur l'observation. Tout d'abord, l'utilisation de plusieurs observateurs ou d'équipe d'observateurs améliore la validité car les observateurs peuvent se vérifier entre eux et éliminer les interprétations incohérentes. Deuxièmement, en utilisant des méthodologies analytiques inductives, pour tester les interprétations et éliminer les cas négatifs, les chercheurs obtiennent des assertions qui sont plus acceptées comme universelles. Troisièmement, en présentant leurs résultats les observateurs peuvent utiliser un style de rédaction vraisemblable qui permet aux lecteurs de s'identifier dans ce qu'ils sont en train de lire.

Une deuxième critique de la recherche basée sur l'observation est qu'elle ne peut pas être généralisée. Sans les analyses statistiques qui confirment la signification des observations les chercheurs ne peuvent pas démontrer que leurs résultats sont réels et non seulement dus au hasard (Denzin, 1989). Plusieurs mesures existent pour permettre aux observateurs de généraliser leurs résultats. Par exemple des observations systématiques et répétées sous des conditions différentes qui donnent le même résultat sont très crédibles. Les variables les plus intéressantes sont le temps et l'endroit.

La rigueur de l'observation

Une des forces majeures de la recherche basée sur l'observation est la facilité avec laquelle les chercheurs pénètrent le milieu étudié. Cette recherche réduit l'effet qu'a l'observateur sur les sujets étudiés. Le rôle naturel de l'observateur fait de cette technique de recherche la technique la moins intrusive.

Un autre point fort de la recherche basée sur l'observation est son émergence. À n'importe quel moment, les chercheurs sont libres d'altérer les questions de recherche qu'ils poursuivaient à fur et à mesure qu'ils ont plus d'informations sur les sujets et le milieu qu'ils étudient.

Finalement, l'observation donne des résultats rigoureux si elle est combinée avec d'autres méthodes. Les observations sont très valables comme une source alternative de données pour améliorer la vérification et la triangulation de données collectées à l'aide d'autres méthodes.

Les paradigmes de la recherche basée sur l'observation

Sociologie formelle

L'approche formelle de la sociologie a été initiée par Georg Simmel. Il a soulevé qu'il fallait étudier les formes et les structures des interactions sociales et des relations au lieu de se concentrer exclusivement sur leur contenu. Ce qui a fasciné Simmel était les interactions cristallisées entre les gens qui étaient à la base de l'ordre social.

Les praticiens de la sociologie formelle suivent la méthode de Kuhn qui consiste à collecter des données d'une façon systématique et contrôlée. Il préfère filmer les interactions créant ainsi un registre complet des événements sociaux. Filmer les interactions donne la possibilité d'examiner les interactions, de les présenter à plusieurs observateurs et de saisir les nuances des comportements.

Sociologie dramaturge

Successeur de Simmel, Erving Goffman s'est concentré sur l'ordre des interactions. En étudiant comment les gens agissent, interagissent et forme des relations il a compris comment ces derniers

trouvent sens dans leur vie. Les perceptions de Goffman ont été basées sur des concepts et supportées par des preuves empiriques. Brisset et Edgley (1990) ont décrit les perceptions de Goffman de la manière suivante : le théâtre de performance n'est pas dans la tête des gens mais dans leurs actes sociaux.

Études des milieux publics

Construisant à partir de la tradition dramaturge, il y a des observations qui se sont concentrées sur le comportement des gens dans les lieux publics. Les études des milieux publics traitent des enjeux d'ordre moral, des relations interpersonnelles, de modes de fonctionnement et des normes d'interaction avec les étrangers.

Auto-observation

Les scientifiques sociaux ont appliqué des techniques d'observation pour s'étudier ou étudier leurs compagnons. L'utilisation de soi comme un moyen de recherche pour comprendre la société est enracinée dans les origines de la sociologie.

Ethnométhodologie

Les chercheurs au sein de l'éthnométhodologie se concentrent sur comment les gens accomplissent leur vie de tous les jours. Leur objectif est de savoir comment la vie de tous les jours est forgée et socialement structurée par les membres.

Enjeux éthiques

Plusieurs composants de la recherche basée sur l'observation la rendent vulnérable aux questions d'ordre éthiques. Les chercheurs peuvent abuser de l'invasion de la vie privée des gens sujets d'études. L'invasion de la vie privée prend deux formes : l'entrée dans des endroits privés et la présentation des chercheurs comme membres. Plusieurs sociologues ont suggéré que les locaux privés doivent être protégés des yeux des sociologues aussi (Erikson, 1967).

Les enjeux éthiques peuvent se résumer dans la question de Humphreys : Est-ce qu'il y a dans le comportement humain des domaines à ne pas explorer ou qui ne doivent pas être sujets de sciences? Certains pensent qu'on a assez de structure morale et légale pour nous guider mais

d'autres croient que les gens doivent être encadrés par des politiques et restrictions plus fermes et non pas seulement par leur propre jugement.

FETTERMAN, D.M. 1989. « Recording the Miracle : Writing » Ethnography, Step by Step. Newbury Park, SAGE Publications, p. 104-119.

Par Khalil Roukoz

Cet article explore les différentes productions du travail d'un ethnographe : proposition de recherche, notes de terrains, memoranda, rapports finaux, articles et livres.

La proposition de recherche

Les idées d'un ethnographe prend leur première expression dans la proposition de recherche. L'audience visé par cette proposition sont les sponsors. Chaque sponsor a ses propres standards, exigences, critères, sujets d'intérêts et capacité de financement. Des phrases claires et directes, qui expliquent au sponsor comment et qui effectuera le travail et combien de temps et d'argent sont nécessaires, sont très importantes. La planification et la vision à long terme sont essentielles chez un ethnographe.

Les notes de terrain

Les notes de terrains sont les pierres de la structure d'un ethnographe. Ces notes sont prises surtout d'entrevues et d'observations quotidiennes. Ils constituent la matière première pour l'analyse. Le travail de terrain inonde l'ethnographe d'informations, d'idées et d'évènements. Pour cette raison, ce dernier serait parfois tenter d'arrêter de prendre des notes ou de remettre cela à plus tard. Plusieurs techniques existent qui peuvent améliorer le processus de prise de notes d'un ethnographe.

Abréviations et symboles

Un système d'abréviation personnalisé aide l'ethnographe dans la prise des notes durant les entrevues et les phrases courtes ou des mots clés peuvent représenter des évènements, des images

ou des parties de conversation. Aussi, les abréviations standards et les symboles facilitent la prise de notes. Les points d'exclamation et d'interrogation sont des notations utiles qui peuvent rappeler l'ethnographe une découverte ou des questions toujours sans réponse. La traduction des abréviations et des symboles doit se faire idéalement directement après l'entrevues ou l'observation tandis que la mémoire est fraîche Cependant la traduction régulière à la fin du jour est beaucoup plus pratique.

La reconstruction

Dans le cas où la prise de notes est inappropriée une reconstruction complète est nécessaire. Spradley par exemple courrait aux toilettes à la fin de chaque entrevue avec des alcooliques pour transcrire les événements.

L'organisation des notes de terrain

L'organisation des notes de terrains facilitent la phase de l'analyse. Les notes peuvent être mises dans un dossier comme dans une base de données de 20 ou 40 megabytes. Le stockage dans les bases de données peuvent faciliter l'analyse. Les spéculations, les indices et les commentaires du type à mettre dans un journal personnel sont à gardées séparées des notes de terrain.

Memoranda

Les ethnographes produisent des résumés sur les efforts de recherche durant des phases variables de leurs travaux. Cet outil de synthèse aide les ethnographes à évaluer leur progrès. Ils peuvent les partager avec ceux qu'ils travaillent avec et obtenir des feed-back.

Rapports finaux, articles et livres

La dernière étape dans le travail d'ethnographe est de rédiger le rapport final, l'article ou le livre. Ces produits donne à l'ethnographe une opportunités pour présenter une image raffinée et analysée de la culture ou milieu sujet d'étude.

Un rapport gouvernemental est généralement moins pragmatique qu'un article ou qu'un livre. Le rapport a probablement un impact direct sur la population étudiée et donc il doit contenir un sommaire exécutif pour aider les aider les politiciens qui n'ont pas le temps ni l'inclinaison de lire le rapport.

L'article est une version très condensée de l'effort complet de l'ethnographe. Il discute souvent un seul enjeu spécifique en détail. L'auteur doit noter dans son article comment ce dernier contribue à l'avancement du savoir scientifique.

Le livre donne à l'ethnographe plus de marge de manœuvre que lui donne l'article. Un terme spécifique qui a émergé durant l'observation peut devenir le point focal de la discussion du livre. L'ethnographe doit choisir l'audience visée par le livre et ainsi choisir le style de rédaction dans lequel il va rédiger son livre.

Les rapports ethnographiques ont une circulation limitée car ils visent des agences gouvernementales spécifiques ou des collègues académiques.

Un ethnographe qui visent atteindre le plus possible de lectures doit publier dans les revues scientifiques de large circulation. Maintenant, s'il vise une audience spécialisée il doit publier son article dans des revues spécifiques à l'audience en question.

Les rapports ne génèrent pas d'argent, les articles non plus sauf s'ils sont publiés dans un livre.

L'article consiste à réduire une énorme quantité de données et d'analyse en des expressions concises. Le livre exige le même effort multiplié par 100.

Description brute et les verbatims

Une description brute met le lecteur en contexte et lui indique si le mouvement de l'œil du personnage dans le texte c'était à cause de la poussière ou si ce mouvement est un message amoureux transmis de bout à l'autre d'une chambre bondée de gens. En d'autres mots, la description brute nous donne la possibilité de faire une interprétation culturelle et de différencier entre un mouvement spontané (*blink*) et un autre intentionnel portant une signification quelconque (*wink*). La description brute commence sous forme de notes longues et redondantes

que l'ethnographe doit minutieusement sélectionner. La rédaction ethnographique est un processus de réduction dans lequel l'ethnographe passe des notes de terrain brute au texte rédigé. Le but est de présenter la réalité d'une manière concise et complète.

Les verbatims sont des enregistrements continus des sentiments et pensées de l'ethnographe. Ils transmettent la frustration, les peurs, la colère et la joie de l'être humain et contiennent des informations superficielles et profondes sur la vie de ce dernier.

Le présent de l'ethnographie

Cette illusion littéraire suggère que la culture étudiée par l'ethnographe ne varie pas avec le temps même après le temps de la description. Le travail ethnographique peut prendre des années mais l'ethnographe décrit les événements comme si elles paissaient maintenant. L'utilisation du présent dans la rédaction ethnographique est une convention mais aussi elle est un outil pour garder l'histoire vivante. L'ethnographe sait, qu'indépendamment de la durée du travail ethnographique, la culture qu'il étudie va changer à la fin du travail. Cependant, un ethnographe essaye toujours que sa description soit le plus possible fidèle au point de départ.

Ethnographically informed reports

Quand un ethnographe n'a pas les moyens d'écrire une ethnographie complète, il écrit une *ethnographically informed reports*. Ce dernier ressemble aux rapports sponsorisés par les bailleurs de fonds ou par le gouvernement.

Les auteurs littéraires

L'ethnographe peut se servir des différentes techniques de rédaction et des conventions littéraires pour rédiger son journal ethnographique. Par exemple, prendre le rôle de plusieurs personnages dans le texte et être invisible ou omniprésent dans le texte.

La révision et l'édition

Les dernières phases de la rédaction comprennent toujours la révision et l'édition. La rédaction est un processus artistique et mécanique en même temps. Les paragraphes doivent être structurés, les phrases grammaticales et les citations doivent correspondre aux références.

Les phrases doivent être construites de façon à capturer l'imagination du lecteur tout en restant scientifiques.

Les exemples doivent être précis et intéressants. Les titres doivent être attirants tout en restant honnêtes.

CHAIRE de responsabilité
sociale et de
développement durable
ESG UQAM

École des sciences de la gestion | Université du Québec à Montréal
Case postale 6192 | Succursale Centre-Ville | Montréal (Québec) | H3C 4R2
Téléphone : 514.987.3000 #6972 | Télécopieur : 514.987.3372

Adresse civique : Pavillon des sciences de la gestion | local R-2885
315, rue Sainte-Catherine Est | Montréal (Québec) | H2X 3X2

Courriel : crsdd@uqam.ca | Site web : www.crsdd.uqam.ca
